Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 23 (1928)

Artikel: Des ombres charmantes sur la neige...

Autor: Renfer, W.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-541613

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des ombres charmantes sur la neige...

— Tu ne dis rien, grand-père?

La petite voix d'enfant se perdit dans le silence de la grande cuisine montagnarde, où l'âtre seul semblait encore vivant. La flamme, au chant à peine perceptible, projetait des lueurs étranges et dansantes sur la vitre. Et l'on voyait, à travers, la neige au dehors, qui s'étendait compacte et froide, avec l'éclat adouci que lui dispense la nuit tombante.

Le grand vieillard avait entr'ouvert la porte et jeté un coup d'œil sur le paysage vide qui s'étalait devant la maison. Puis, vivement, il replaça l'huis, vint, frileux, s'asseoir auprès du feu et alluma sa pipe. La pipe d'un vieillard est une consolatrice fortunée; il ne l'abandonnerait pas pour tous les ors que l'on voudra. Celui-ci la prenait pour une compagne délicieusement muette et bonne. Elle seule pouvait encore le faire rêver.

— Tu ne dis rien, grand-père?

— Je croyais qu'ils allaient venir, répondit enfin le vieux en égalisant d'une pouce expert la cendre de sa pipe. Mais la neige les ensorcelle. Ils ne pensent plus à rentrer...

Le vieillard parlait de la joyeuse bande de jeunes gens et de jeunes filles qu'il hébergeait dans sa maison pour quelques jours. Ils avaient la gaîté des touristes en liberté et la joie rayonnante de la jeunesse.

— Ils aiment la neige et la lune... et ils ont bien raison. Ah, la lune est une aimable gardienne. Il y a des gens qui ne savent pas l'apprécier. Mon petit, il faut aimer la lune à la montagne. C'est elle qui montre le chemin aux petits enfants qui ont trop couru après les nuages...» Il se tut encore, amusé des conseils qu'il donnait à son petit-fils. Il se disait que ce n'étaient guère des conseils sages. Mais sa pipe lui excitait l'imagination et les lueurs dansantes sur la vitre réveillaient dans sa mémoire des souvenirs anciens.

L'enfant vint se blottir entre ses jambes et se mit à caresser ses cheveux blancs.

— Comme je voudrais que tu puisses aussi caresser les cheveux de ta grand-mère, mon petit. Mais tu l'as à peine connue qu'elle est morte...

Il demeura songeur un instant. Il voyait tout un passé, il évoquait pour une seconde des ombres charmantes qui glissaient sur la neige du souvenir.

— Sais-tu mon garçon que grand-maman et grand-papa ont aussi été, une fois, il y a bien longtemps, de petits enfants? C'étaient de petits enfants qui ressemblaient à ceux de maintenant, comme des frères, malgré le temps, malgré la distance.

Ils aimaient à chanter et à rire. Ah, et puis ta grand-mère aimait surtout les petits nuages qui suivaient, dans le ciel bleu la route qui conduit vers la vallée. C'est que c'était une petite montagnarde. On l'appelait la fillette au maillot vert parce qu'elle portait été comme hiver, une sorte de «pull-lover» comme on dit maintenant qu'on ne sait plus le français, toujours vert. Vert comme les pâturages de la montagne. Vert comme les feuillages au printemps. Et ça lui allait à ravir. Surtout quand elle parlait de suivre les petits nuages qui la conduirait là-bas dans la vallée. Il fallait voir comme ses yeux brillaient de plaisir rien qu'à la pensée que son désir pouvait se réaliser. Il se réalisa du reste. Elle finit par obtenir la permission de son papa de venir dans la vallée pour faire son instruction et vivre la vie des enfants du village. C'est alors qu'on l'appela la fillette au maillot vert. Au commencement tout allait bien. Ta grand-mère était une petite fille intelligente et vive. Elle s'instruisait beaucoup mais n'oubliait pas de s'amuser. Elle s'amusait surtout avec moi, à toute sortes de jeux qui nous firent bons camarades. Mais au bout de quelques mois, tout changea. La fillette au maillot vert devint taciturne et triste, triste... je n'en pouvais croire mes yeux. Elle ne jouait plus, ne riait plus. Elle s'isolait et maigrissait à vue d'œil. Un soir, je la surpris, pleurant dans un coin.

— Pourquoi pleures-tu, lui demandai-je? Et comme j'étais un bon camarade pour elle, elle me confia que c'était à cause du petit nuage. — Tu le vois, fit-elle en le désignant du doigt, tu le vois comme il file du côté de la montagne. J'étais déjà assez grand garçon pour comprendre que la petite avait un chagrin. Je regardai le petit nuage qui filait en effet du côté de la montagne et je me mis à réfléchir profondément. Au bout d'un moment je crus avoir encore mieux compris. — Tu as l'ennui de la montagne? lui dis-je.

— Oui, répondit-elle, et je veux y retourner. Tu viens avec moi dis?

Je n'hésitai pas et lui promis de l'accompagner. Seulement il y avait un gros problème à résoudre pour des enfants de notre âge. On était en plein hiver et pour aller si loin dans la montagne, à cette époque, il fallait avoir une paire de skis. Ta grand-mère en avait bien une paire, mais elle était restée à la ferme. Et moi, l'année précédente, j'avais cassé la mienne. Je pris ta grand-mère par la main et je la conduisis derrière notre maison où je savais que je trouverais ce que je voulais. Là, je me mis à confectionner une paire de skis avec des douves de tonneau, un rabot et des lanières de cuir. Le soir tout était prêt, même que dans la lessiverie de maman, j'avais passé

les douves à l'eau chaude pour leur donner la forme. Je décidai alors que nous partirions le lendemain. Ta grand-mère était dans la joie. Elle reprenait vie. Elle retrouvait ses couleurs et sa gaité. Et avant de retourner chez son oncle où elle logeait, je me souviens très bien qu'elle m'embrassa ce soir-là pour la première fois sur les deux joues, comme une petite sœur. Le lendemain ce fut le départ. Ce devait être rigolo de nous voir aller, nos douves sur l'épaule, elle en maillot vert naturellement et moi, avec un chandail gris tout neuf que maman m'avait donné pour ma fête. Ce fut d'abord tout ce qu'il y avait de plus facile que notre voyage. Il faisait beau temps. Le soleil brillait et la neige était belle. Nous montâmes à pied quasi jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne en riant et sans fatigue. Une fois là-haut, nous mîmes nos douves aux pieds et ce fut la descente par le chemins que ta grand-mère croyait reconnaître pour ceux qui conduisaient à la ferme de son père. Elle se trompait pourtant. Elle se trompait beaucoup. Elle avait compté sans le charme de retrouver une neige ferme sous un beau soleil. Et bien que j'avais le sentiment que peu à peu nous nous égarions dans la montagne, ta grand-mère n'y voulait rien croire. Elle était si sûre d'elle-même, elle saluait les sapins comme de vieilles connaissances et respirait l'air pur comme une griserie familière! Elle était très habile et très hardie. Elle s'élançait la première sur les pentes les plus vertigineuses et riait de me voir la suivre si difficilement. C'est seulement quand la nuit brusquement vint nous surprendre qu'elle se rendit compte du danger que nous courions.

— Maintenant cherchons bien, dit-elle, il nous faut trouver la maison.

Nous cherchâmes. Hélas! tous nos efforts furent vains. La maison était introuvable et la nuit s'épaississait de plus en plus. Alors nous eûmes peur. Nous nous mîmes à appeler au secours. Nul écho ne nous répondit. La montagne semblait morte et rien n'était plus triste que de nous voir grelottant déjà de froid, rompus de fatigue, angoissés et perdus dans cette solitude noire. Ta grand-mère se mit à pleurer encore plus fort, et puis soudain elle tomba sur la neige et ne bougea plus. Elle tombait littéralement de sommeil; je m'arrangeai pour l'étendre sur nos douves et je me mis à ses côtés pensant que, malgré le froid nous pourrions dormir ainsi, côte à côte, en nous serrant tout l'un contre l'autre. Je m'endormis en rêvant de mon petit lit blanc et douillet. Et je ne sais plus combien de temps je dormis ainsi. Mais tout à coup je m'éveillai en sursaut. J'avais le sentiment qu'il faisait jour. Pourtant ce n'était que la lune qui s'était levée et qui jetait sur nous ses pâles reflets dorés. Alors il se passa une chose étrange. La

lune semblait vouloir me parler et m'éclairer. C'était comme si je l'entendais me dire: « Viens mon petit, suis ces traces fraîches de pas sur la neige, tu trouveras la maison ». Je me mis à suivre ce conseil, comme en rêve. Je laissai dormir là ta grand-mère, toute pelotonnée dans son maillot vert et marchai longtemps sur les traces de pas que la lune m'indiquait. A la fin, je trouvai une ferme où tout le monde sans doute dormait déjà, mais un chien se mit à aboyer à mon approche. Quelqu'un alluma une lampe et vint à la porte. Quand j'eus raconté à cet homme ma petite histoire, il me demanda mon nom et celui de la petite fille qui dormait là-bas sur la neige. Ciel! j'entends toujours le cri qu'il poussa quand je nommai ta grand-mère. C'était son papa que j'avais devant moi. Toute la maison fut réveillée en un clin d'œil. Des hommes allèrent chercher la petite et quand elle rouvrit les yeux elle se trouva dans une vaste cuisine où brûlait un feu de bois qui projetait des lueurs étranges sur la vitre... comme ici.

As-tu compris, mon petit? Depuis ce jour-là ou plutôt cette nuit-là, la petite fille au maillot vert qui devint ta grand-mère s'est toujours méfiée des petits nuages qui vagabondent dans le ciel bleu et elle se mit à adorer avec ton grand-papa la lune, la belle lune blonde qui montre le chemin aux petits montagnards égarés dans la neige...

Le vieillard se tut, il caressa sa barbe en secouant les cendres de sa pipe. Mais quand il voulut demander à l'enfant si son histoire l'avait intéressé, il vit que le petit dormait sur ses genoux.

Et plus tard, lorsque la troupe de joyeux skieurs rentra, ils trouvèrent le grand vieillard seul près de son feu. Ils virent qu'il se penchait en souriant doucement sur deux lattes de bois noirci qui ressemblait singulièrement à des douves de tonneau et qu'il tenait dans ses mains amaigries une sorte de laine verte, qui semblait bien usée...

— Demain, leur dit-il, je vous accompagnerai, mes enfants. Je vous montrerai des ombres charmantes sur la neige, quand la lune se lève et que le ciel de la montagne est pur comme votre jeunesse. Oui, oui, je vous montrerai des ombres charmantes qui glissent sur la neige du souvenir...

St-Imier, 1928. *W. Renfer.*